

DOSSIER N° 6 – L'HUMANITE EN QUESTION / L'HUMAIN ET SES LIMITES

« Jusqu'où peut-on aller ? » : telle a été la question de l'âge moderne, et particulièrement du XX^e siècle, s'agissant de l'extension des capacités humaines liée à la technique. Invention et perfectionnement de machines et de systèmes de toutes sortes, nouveaux instruments pour la médecine, architectures partant à l'assaut du ciel, conquête de l'atome et de l'espace, tout a paru promettre à la technique un pouvoir sans limite dont le développement du numérique, de la génétique et de l'intelligence artificielle sont aujourd'hui l'expression la plus spectaculaire.

Ces progrès ont toutefois leur envers : les nouveaux pouvoirs offerts par la technique engendrent de nouvelles contraintes et de nouvelles dépendances ; les systèmes de captation des richesses n'ont cessé de se perfectionner ; les moyens de destruction ont changé d'échelle, et notre actualité est hantée par des déséquilibres majeurs, aussi bien au sein des sociétés et entre les peuples que sur le plan écologique. La question écologique n'est plus seulement celle de la préservation des espèces, mais elle laisse entrevoir le spectre d'un monde inhabitable. Une part de l'imaginaire contemporain (dystopies, mondes posthumains, univers parallèles) consone avec ces inquiétudes.

Bien avant de décrire et d'analyser le nouvel univers technique et d'en imaginer les développements, littérature et philosophie ont évoqué les limites de l'action humaine sur la nature. Aujourd'hui, les nouvelles possibilités d'interventions sur l'homme lui-même (biotechnologies, technologies numériques) soulèvent le problème de la définition de l'humain et de la vie humaine désirable. Dans ce contexte, une partie de la philosophie contemporaine renouvelle la question de la finitude de l'homme, soit pour avertir des dangers moraux et politiques de son oubli, soit pour en dégager une dimension paradoxale : cet être « fini » fait l'expérience de l'illimité.

Quelle sorte de bonheur et quelle durée de vie pour un homme entièrement « réparé », voire « augmenté » ? Comment penser l'équilibre entre exploitation et conservation de la nature ? Le nouvel univers numérique et ses réseaux créent-ils une nouvelle sociabilité ? A travers de telles questions qui touchent aux limites de l'humain, il s'agit de réfléchir, avec la littérature et la philosophie, à ce que peut signifier aujourd'hui l'idée d'humanité.

CONSIGNES :

1. Ce **sixième et dernier dossier** termine l'investigation philosophique, la lecture des textes et leur explication. Il est accompagné d'un exercice d'interprétation philosophique à réaliser en classe et son étude se conclut par un oral de synthèse.
2. La **présentation** doit être soignée ; l'**expression** doit être correcte (attention à la syntaxe et à l'orthographe).
3. L'oral de ce devoir est à réaliser en **groupe**.

A l'écrit : Question d'interprétation philosophique :

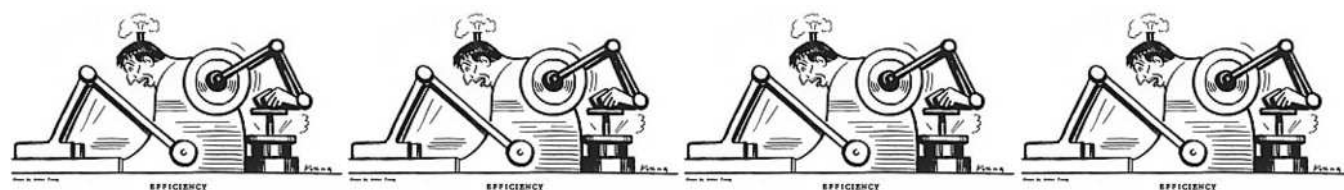


« La différence décisive entre les outils et les machines trouve peut-être sa meilleure illustration dans la discussion apparemment sans fin sur le point de savoir si la machine doit « s'adapter » à la nature de l'homme. (...) Pareille discussion ne peut-être que stérile : si la condition humaine consiste en ce que l'homme est un être conditionné pour qui toute chose, donnée ou fabriquée, devient immédiatement condition de notre existence ultérieure, l'homme s'est « adapté » à un milieu de machines dès le moment où il les a inventées. Elles sont certainement devenues une condition de notre existence aussi inaliénable que les outils aux époques précédentes. L'intérêt de la discussion à notre point de vue tient donc plutôt au fait que cette question d'adaptation puisse même se poser. On ne s'était jamais demandé si l'homme était adapté ou avait besoin de s'adapter aux outils dont il se servait : autant vouloir l'adapter à ses mains. Le cas des machines est tout différent. Tandis que les outils d'artisanat, à toutes les phases du processus de l'œuvre, restent les serviteurs de la main, les machines exigent que le travailleur les serve et

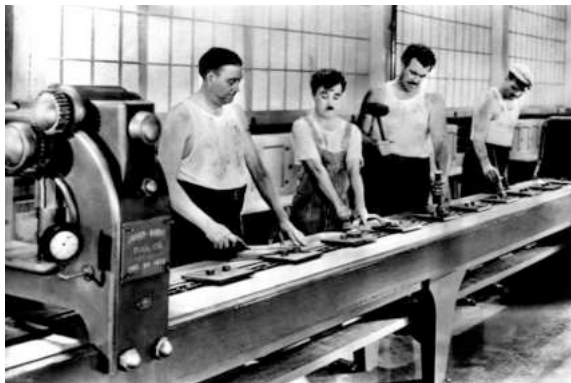
qu'il adapte le rythme naturel de son corps à leur mouvement mécanique. Cela ne veut pas dire que les hommes, en tant que tels, s'adaptent ou s'asservissent à leurs machines ; mais cela signifie bien que, pendant toute la durée du travail à la machine, le processus mécanique remplace le rythme du corps humain. L'outil le plus raffiné reste au service de la main qu'il ne peut ni guider ni remplacer. La machine la plus primitive guide le travail corporel et éventuellement le remplace tout à fait. »

Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*

Question d'interprétation philosophique : Doit-on, avec Arendt, se méfier des machines ?



Echo : *L'Etabli* de Robert Linhart (extraits)

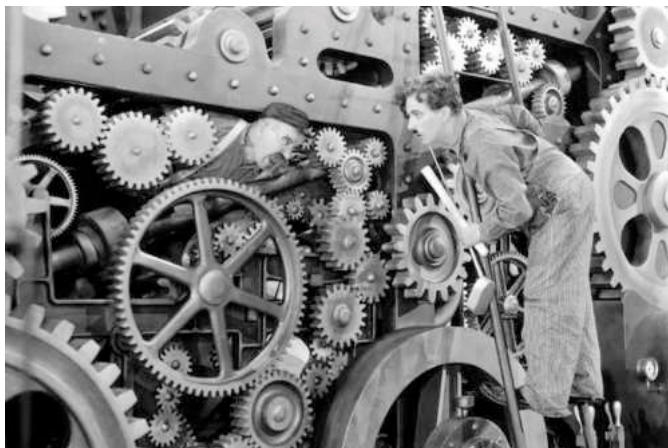


***L'Etabli* est le récit autobiographique d'un jeune normalien, embauché comme ouvrier dans l'usine Citroën de la porte de Choisy à l'automne 1968. Il s'établit en usine avec le projet d'organiser la lutte sociale contre la répression patronale.**

« C'est comme une anesthésie progressive : on pourrait se lover dans la torpeur du néant et voir passer les mois — les années peut-être, pourquoi pas ? Avec toujours les mêmes échanges de mots, les gestes habituels, l'attente du casse-croûte du matin, puis l'attente de la cantine, puis l'attente du casse-croûte de l'après-midi, puis l'attente de cinq heures du soir. De compte à rebours en compte à rebours, la journée finit toujours par passer. Quand on a supporté le choc du début, le vrai péril est là. L'engourdissement. Oublier jusqu'aux raisons de sa propre présence ici. Se satisfaire de ce miracle : survivre. S'habituer. On s'habitue à tout, paraît-il. Se laisser couler dans la masse. Amortir les chocs. Eviter les à-coups, prendre garde à tout ce qui dérange. Négocier avec sa fatigue. Chercher refuge dans une sous-vie. La tentation...

On se concentre sur les petites choses. Un détail infime occupe une matinée. Y aura-t-il du poisson à la cantine ? Ou du poulet en sauce ? Jamais autant qu'à l'usine je n'avais perçu avec autant d'acuité le sens du mot « économie ». Economie de gestes ; économie de paroles. Economie de désirs. Cette mesure intime de la quantité finie d'énergie que chacun porte en lui, et que l'usine pompe, et qu'il faut maintenant compter si l'on veut en retenir une minuscule fraction, ne pas être complètement vidé. Tiens, à la pause de trois heures, j'irai donner un journal à Sadok et discuter de ce qui se passe chez Gravier. Et puis, non. Aujourd'hui, je suis trop fatigué. L'escalier à descendre, un autre à monter, le retour en se pressant. Un autre jour. Ou à la sortie. Cet après-midi, je ne me sens pas capable de dilapider mes dix minutes de pause.

D'autres, assis autour de moi, le regard vide, font-ils le même calcul : aller au bout de l'atelier parler à Untel ou lui emprunter une cigarette ? Aller chercher une limonade au distributeur automatique du deuxième étage ? On soupèse. Economie. Citroën mesure à la seconde près les gestes qu'il nous extorque. Nous mesurons au mouvement près notre fatigue.



Comment aurais-je pu imaginer que l'on pût me voler une minute, et que ce vol me blesserait aussi douloureusement que la plus sordide des escroqueries ? Lorsque la chaîne repart brutale, perfide, après neuf minutes de pause seulement, les hurlements jaillissent de tous les coins de l'atelier : « Holà, c'est pas l'heure ! Encore une minute ! ... Salauds ! » Des cris, des caoutchoucs qui volent en tous sens, les conversations interrompues, les groupes qui s'égaillent en hâte. Mais la minute est volée, tout le monde reprend, personne ne veut couler, se trouver décalé, empoisonné pendant une demi-heure à retrouver sa place normale. Pourtant, elle nous manque, cette minute. Elle nous fait mal. Mal au mot interrompu. Mal au sandwich inachevé. Mal à la question restée sans réponse. Une minute. On nous a volé une minute. C'est celle-là précisément qui nous aurait reposés, et elle est perdue à jamais. Parfois, quand même, leur mauvais coup ne marche pas : trop de fatigue, trop d'humiliation. Cette minute-là, ils ne l'auront pas, nous ne nous la laisserons pas voler : au lieu de retomber, le vacarme de la colère s'enfle, tout l'atelier bourdonne. Ça hurle de plus en plus, et trois ou quatre audacieux finissent par courir au début de la chaîne, coupent le courant, font arrêter à nouveau. Les

chefs accourent, s'agitent pour la forme, brandissent leur montre. Le temps de la discussion, la minute contestée s'est écoulée, en douce. Cette fois, c'est nous qui l'avons eu ! La chaîne repart sans contestation. Nous avons défendu notre temps de pause, nous nous sentons tellement mieux reposés ! Petite victoire. Il y a même des sourires sur la chaîne. (...)

Les carrosseries, les ailes, les portières, les capots, sont lisses, brillants, multicolores. Nous, les ouvriers, nous sommes gris, sales, fripés. La couleur, c'est l'objet qui l'a sucée : il n'en reste plus pour nous. Elle respire de tous ses feux, la voiture en cours de fabrication. Elle avance doucement, à travers les étapes de son habillage, elle s'enrichit d'accessoires et de chromes, son intérieur se garnit de tissus douillets, toutes les attentions sont pour elle. Elle se moque de nous. Elle nous nargue. Pour elle, pour elle seule, les lumières de la grande chaîne. Nous, une nuit invisible nous enveloppe.

Comment ne pas être pris d'une envie de saccage ? Lequel d'entre nous ne rêve pas, par moments, de se venger de ces sales bagnoles insolentes, si paisibles, si lisses – si lisses !

Parfois, certains craquent et passent à l'acte. Christian me raconte l'histoire d'un gars qui l'a fait ici même, au 85, peu avant mon arrivée — tout le monde s'en souvient encore.

C'était un Noir, un grand costaud, qui parlait difficilement le français, mais un peu quand même. Il vissait un élément de tableau de bord, avec un tournevis. Cinq vis à poser sur chaque voiture. Ce vendredi-là, dans l'après-midi, il devait en être à sa cinquième vis de la journée. Tout à coup, il se met à hurler et il se précipite sur les ailes des voitures en brandissant son tournevis comme un poignard. Il lacère une bonne dizaine de carrosseries avant qu'une troupe de blouses blanches et bleues accourues en hâte ne parvienne à le maîtriser et à le traîner, haletant et gesticulant, jusqu'à l'infirmerie.

« Et alors, qu'est-ce qu'il est devenu ?

- On lui a fait une piqûre et une ambulance l'a emmené à l'asile.

- Il n'est jamais revenu ?

- Si. A l'asile, ils l'ont gardé trois semaines. Puis ils l'ont renvoyé en disant que ce n'était pas grave, juste une dépression nerveuse. Alors, Citroën l'a repris.

- A la chaîne ?

- Non, au boni, juste à côté de son ancien poste : tiens, il gagnait les câbles là-bas, là où il y a le Portugais maintenant. Je ne sais pas ce qu'ils lui avaient fait, à l'asile, mais il était bizarre. Il avait toujours l'air absent, il n'adressait plus jamais la parole à personne. Il gagnait ses câbles, les yeux vagues, sans rien dire, presque sans bouger... Immobile comme une pierre, tu vois... Soit-disant guéri. Et puis, un jour, on ne l'a plus vu. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. »

(...)

Et puis, il y a la peur.

Difficile à définir. Au début, je la percevais individuellement, chez l'un ou l'autre. La peur de Sadok. La peur de Simon. La peur de la femme aux caoutchoucs. Chaque fois, on pouvait trouver une explication. Mais, avec le temps, je sens que je me heurte à quelque chose de plus vaste. La peur fait partie de l'usine, elle en est un rouage vital.



Pour commencer, elle a le visage de tout cet appareil d'autorité, de contremaîtres, agent de secteur. L'agent de secteur surtout. C'est



de surveillance et de répression qui nous entoure : gardiens, chefs d'équipe, une spécialité Citroën : un chef du personnel local, juste pour quelques ateliers. Flic officiel, il chapeaute le gardiennage, tient à jour sanctions et mises à pied, préside aux licenciements. Complet veston, rien à voir de près ou de loin avec la production : fonction purement répressive. Le nôtre, Junot, est, comme c'est souvent le cas, un ancien militaire colonial qui a pris sa retraite à l'armée et du service chez Citroën. Alcoolique rougeaud, il traite les immigrés comme des indigènes du bon vieux temps : avec mépris et haine. Plus, je crois, une idée de vengeance : leur faire payer la perte de l'Empire. Quand il rôde dans un atelier, chacun rectifie plus ou moins la position et fait semblant de se concentrer entièrement sur son poste ; les conversations s'interrompent brusquement, les hommes font silence et on n'entend plus hurler que les machines. Et si on vous appelle « au bureau », ou que le contremaître vous fait signe qu'il veut vous parler, ou que même un gardien à casquette vous interpelle brusquement dans la cour, vous avez toujours un petit pincement de cœur. Bon, tout ça, c'est connu : à l'intérieur de l'usine, vous êtes dans une société ouvertement policière, au bord de l'illégalité si on vous trouve à quelques mètres de votre poste ou dans un couloir sans un papier

dûment signé d'un supérieur, en faute pour un défaut de production, licenciable sur-le-champ pour une bousculade, punissable pour un retard de quelques instants ou un mot d'impatience à un chef d'équipe, et mille autres choses qui sont suspendues au-dessus de votre tête et à quoi vous ne songez même pas, mais que n'oubliez certes pas gardiens, contremaîtres, agent de secteur et *tutti quanti*.

Pourtant, la peur, c'est plus encore que cela : vous pouvez très bien passer une journée entière sans apercevoir le moindre chef (parce qu'enfermés dans leurs bureaux ils somnolent sur leurs paperasses, ou qu'une conférence impromptue vous en a miraculeusement débarrassé pour quelques heures), et malgré cela vous sentez que l'angoisse est toujours présente, dans l'air, dans la façon d'être de ceux qui vous entourent, en vous-même. Sans doute est-ce en partie parce que tout le monde sait que l'encadrement officiel de Citroën n'est que la fraction émergée du système de flicage de la boîte. Nous avons parmi nous des mouchards de toutes nationalités, et surtout le syndicat maison, la C. F. T., ramassis de briseurs de grèves et de truqueurs d'élections. Ce syndicat jaune est l'enfant chéri de la direction : y adhérer facilite la promotion des cadres et, souvent, l'agent de secteur contraint des immigrés à prendre leur carte, en les menaçant de licenciement, ou d'être expulsés des foyers Citroën.

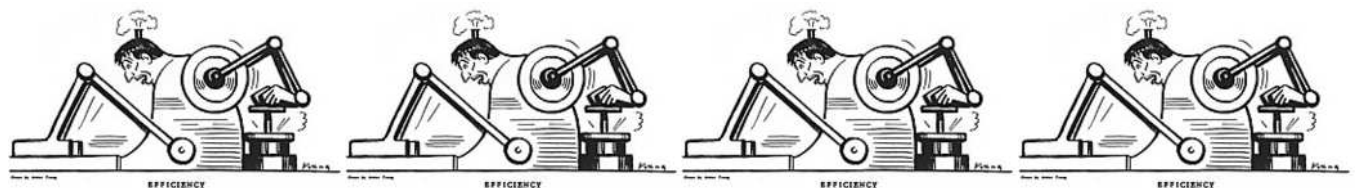
Mais même cela ne suffit pas à définir complètement notre peur. Elle est faite de quelque chose de plus subtil et de plus profond. Elle est intimement liée au travail lui-même.

La chaîne, le défilé des 2 CV, le minutage des gestes, tout ce monde de machines où l'on se sent menacé de perdre pied à chaque instant, de « couler », de « louper », d'être débordé, d'être rejeté.

Ou blessé. Ou tué. La peur supprime de l'usine parce que l'usine, au niveau le plus élémentaire, le plus perceptible, menace en permanence les hommes qu'elle utilise. Quand il n'y a pas de chef en vue, et que nous oublions les mouchards, ce sont les voitures qui nous surveillent par leur marche rythmée, ce sont nos propres outils qui nous menacent à la moindre inattention, ce sont les engrenages de la chaîne qui nous rappellent brutalement à l'ordre. La dictature des possédants s'exerce ici d'abord par la toute-puissance des objets.

Et quand l'usine ronronne, et que les fenwicks foncent dans les allées, et que les ponts lâchent avec fracas leurs carrosseries, et que les outils hurlent en cadence, et que, toutes les quelques minutes, les chaînes crachent une nouvelle voiture que happe le couloir roulant, quand tout cela marche tout seul et que le vacarme cumulé de mille opérations répétées sans interruption se répercute en permanence dans nos têtes, nous nous souvenons que nous sommes des hommes, et combien nous sommes plus fragiles que les machines.

Frayeur du grain de sable. »



A l'oral : congrès des anges



« La nuit, dans une chambre à voûte élevée, étroite, gothique. Faust, inquiet, est assis devant son pupitre.

FAUST, seul.

Philosophie, hélas ! jurisprudence, médecine, et toi aussi, triste théologie !... je vous ai donc étudiées à fond avec ardeur et patience : et maintenant me voici là, pauvre fou, tout aussi sage que devant. Je m'intitule, il est vrai, maître, docteur, et, depuis dix ans, je promène ça et là mes élèves par le nez. — Et je vois bien que nous ne pouvons rien connaître !... Voilà ce qui me brûle le sang ! J'en sais plus, il est vrai, que tout ce qu'il y a de sots, de docteurs, de maîtres, d'écrivains et de moines au monde ! Ni scrupule, ni doute ne me tourmentent plus ! Je ne crains rien du diable, ni de l'enfer ; mais aussi toute joie m'est enlevée. Je ne crois pas savoir rien de bon en effet, ni pouvoir rien enseigner aux hommes pour les améliorer et les convertir. Aussi n'ai-je ni bien, ni argent, ni honneur, ni domination dans le monde : un chien ne voudrait pas de la vie à ce prix ! Il ne me reste désormais qu'à me jeter dans la magie. Oh ! si la force de l'esprit et de la parole me dévoilait les secrets que j'ignore, et si je n'étais plus obligé de dire péniblement ce que je ne sais pas ; si enfin je pouvais connaître tout ce que le monde cache en lui-même, et, sans m'attacher davantage à des mots inutiles, voir ce que la nature contient de secrète énergie et de semences éternelles ! Astre à la lumière argentée, lune silencieuse, daigne pour la dernière fois jeter un regard sur ma peine !... j'ai si souvent la nuit, veillé près de ce pupitre ! C'est alors que tu m'apparaissais sur un amas de livres et de papiers, mélancolique amie ! Ah ! que ne puis-je, à ta douce clarté, gravir les hautes montagnes, errer dans les cavernes avec les esprits, danser sur le gazon pâle des prairies, oublier toutes les misères de la

science, et me baigner rajeuni dans la fraîcheur de ta rosée !

Hélas ! et je languis encore dans mon cachot ! Misérable trou de muraille, où la douce lumière du ciel ne peut pénétrer qu'avec peine à travers ces vitrages peints, à travers cet amas de livres poudreux et vermoulus, et de papiers entassés jusqu'à la voûte. Je n'aperçois autour de moi que verres, boîtes, instruments, meubles pourris, héritage de mes ancêtres... Et c'est là ton monde, et cela s'appelle un monde !

Et tu demandes encore pourquoi ton cœur se serre dans ta poitrine avec inquiétude, pourquoi une douleur secrète entrave en toi tous les mouvements de la vie ! Tu le demandes !... Et au lieu de la nature vivante dans laquelle Dieu t'a créé, tu n'es environné que de fumée et moisissure, dépouilles d'animaux et ossements de morts !

Délivre-toi ! Lance-toi dans l'espace ! »

Goethe, *Faust*, première partie

Faust est un alchimiste qui depuis son plus jeune âge, rêve de posséder la connaissance universelle, de percer le secret des questions existentielles et les secrets de l'Univers. Il met tout en œuvre pour atteindre ses ambitions, mais n'y parvient pas. Il est au bord du suicide, car il pense avoir perdu son temps et sa vie. Il utilise en dernier recours l'aide de Méphistophélès qui lui propose un pacte : il réalisera tous ses désirs en échange de son âme dès que Faust se dira satisfait et heureux dans un délai de 24 ans. L'alchimiste accepte. Faust est toujours insatisfait alors Méphistophélès lui fait rencontrer une jeune fille : Marguerite. Faust tombe sincèrement amoureux de Marguerite, elle-même follement amoureuse de Faust. Au cours d'un après-midi, Faust demande à Marguerite de lui ouvrir la porte de sa chambre le soir. Pour cela, elle devra déposer un somnifère dans le potage de sa mère pour qu'elle n'entende rien. La mère de Marguerite meurt à cause du somnifère. Le frère de Marguerite rencontre Faust au moment où il saute par la fenêtre de la chambre de sa sœur. Il affronte Faust en duel pour laver l'honneur de la famille mais est tué par Faust avec l'aide de Méphistophélès. Faust doit donc fuir la ville et laisse Marguerite seule au monde, enceinte et cible des ragots de la ville. Elle aura un enfant qu'elle ira noyer. Elle est emprisonnée et condamnée à mort pour infanticide.



Vous êtes un groupe d'anges réunis par Dieu pour statuer sur le sort de Faust et juger de son *hubris*, de sa volonté d'omniscience, d'éternité et de toute-puissance. A vous de décider quelles sont les limites de l'humain !

Punition ou rédemption pour Faust ?

L'harmonie céleste impose évidemment le plan tripartite de la sacro-sainte rhétorique !

Quelques éléments d'inspiration, de réflexion et d'amusement à suivre...

La troisième étape de son troisième voyage conduit Gulliver à Luggnagg, pays où certains habitants, les *struldbuggs*, sont immortels. Toutefois, cette immortalité ne les dispense pas de vieillir ; ils peuvent atteindre des centaines d'années, dans un état de dégénérescence totale, rongés par les maladies et sans plus aucun souvenir. Incapables de mourir, ils deviennent irascibles et sont, au fil du temps, isolés du reste du peuple.



« Troisième partie, chapitre IX : Des *struldbuggs* ou immortels.

Les Luggnaggiens sont un peuple très poli et très brave ; et, quoiqu'ils aient un peu de cet orgueil qui est commun à toutes les nations de l'Orient, ils sont néanmoins honnêtes et civils à l'égard des étrangers, et surtout de ceux qui ont été bien reçus à la cour. Je fis connaissance et je me liai avec des personnes du grand monde et du bel air ; et, par le moyen de mon interprète, j'eus souvent avec eux des entretiens agréables et instructifs.

Un d'eux me demanda un jour si j'avais vu quelques-uns de leurs *struldbuggs* ou immortels. Je lui répondis que non, et que j'étais fort curieux de savoir comment on avait pu donner ce nom à des humains : il me dit que quelquefois (quoique rarement) il naissait dans une famille un enfant avec une tache rouge et ronde, placée directement sur le sourcil gauche, et que cette heureuse marque le préservait de la mort ; que cette tache était d'abord de la largeur d'une petite pièce d'argent (que nous appelons en Angleterre un *three pence*), et qu'ensuite elle croissait et changeait même de couleur ; qu'à l'âge de douze ans elle était verte jusqu'à vingt ; qu'elle devenait bleue ; qu'à quarante-cinq ans elle devenait

tout à fait noire, et aussi grande qu'un schilling, et ensuite ne changeait plus ; il m'ajouta qu'il naissait si peu de ces enfants marqués au front qu'on comptait à peine onze cents immortels de l'un et de l'autre sexe dans tout le royaume ; qu'il y en avait environ cinquante dans la capitale ; et que depuis trois ans il n'était né qu'un enfant de cette espèce, qui était fille ; que la naissance d'un immortel n'était point attachée à une famille préférablement à une autre ; que c'était un présent de la nature ou du hasard ; et que les enfants mêmes des *struldbuggs* naissaient mortels comme les enfants des autres hommes, sans avoir aucun privilège.

Ce récit me réjouit extrêmement, et la personne qui me le faisait, entendant la langue des *Balnibarbes*, que je parlais aisément, je lui témoignai mon admiration et ma joie avec les termes les plus expressifs, et même les plus outrés. Je m'écriai, comme dans une espèce de ravissement et d'enthousiasme : heureuse nation, dont tous les enfants à naître

peuvent prétendre à l'immortalité ! Heureuse contrée, où les exemples de l'ancien temps subsistent toujours, où la vertu des premiers siècles n'a point péri, et où les premiers hommes vivent encore, et vivront éternellement, pour donner des leçons de sagesse à tous leurs descendants ! Heureux ces sublimes struldruggs qui ont le privilège de ne point mourir, et que par conséquent l'idée de la mort n'intimide point, n'affaiblit point, n'abat point !

Je témoignai ensuite que j'étais surpris de n'avoir encore vu aucun de ces immortels à la cour ; que, s'il y en avait, la marque glorieuse empreinte sur leur front m'aurait sans doute frappé les yeux. Comment, ajoutai-je, le roi, qui est un prince si judicieux, ne les emploie-t-il point dans le ministère, et ne leur donne-t-il point sa confiance ? Mais peut-être que la vertu rigide de ces vieillards l'importunerait et blesserait les yeux de sa cour. Quoi qu'il en soit, je suis résolu d'en parler à sa majesté à la première occasion qui s'offrira ; et, soit qu'elle défère à mes avis ou non, j'accepterai en tout cas l'établissement qu'elle a eu la bonté de m'offrir dans ses Etats, afin de pouvoir passer le reste de mes jours dans la compagnie illustre de ces hommes immortels, pourvu qu'ils daignent souffrir la mienne.

Celui à qui j'adressai la parole, me regardant alors avec un sourire qui marquait que mon ignorance lui faisait pitié, me répondit qu'il était ravi que je voulusse bien rester dans le pays, et me demanda la permission d'expliquer à la compagnie ce que je venais de lui dire ; il le fit, et pendant quelque temps, ils s'entretenirent ensemble dans leur langage, que je n'entendais



point ; je ne pus même lire ni dans leurs gestes ni dans leurs yeux l'impression que mon discours avait faite sur leurs esprits. Enfin la même personne qui m'avait parlé jusque-là me dit poliment que ses amis étaient charmés de mes réflexions judicieuses sur le bonheur et les avantages de l'immortalité ; mais qu'ils souhaitaient savoir quel système de vie je me ferais, et quelles seraient mes occupations et mes vues, si la nature m'avait fait naître struldrugg.

A cette question intéressante, je répartis que j'allais les satisfaire sur-le-champ avec plaisir, que les suppositions et les idées me coûtaient peu, et que j'étais accoutumé à m'imaginer ce que j'aurais fait si j'eusse été roi, général d'armée ou ministre d'Etat ; que, par rapport à l'immortalité, j'avais aussi quelquefois médité sur la conduite que je tiendrais si j'avais à vivre éternellement ; et que, puisqu'on le voulait, j'allais sur cela donner l'essor à mon imagination.

Je dis donc que, si j'avais eu l'avantage de naître struldrugg, aussitôt que j'aurais pu connaître mon bonheur, et savoir la différence qu'il y a entre la vie et la mort, j'aurais d'abord mis tout en œuvre pour devenir riche ; et qu'à force d'être intrigant, souple et rampant, j'aurais pu espérer me voir un peu à mon aise au bout de deux cents ans ; qu'en second lieu, je me fusse appliqué si sérieusement à l'étude dès mes premières années, que j'aurais pu me flatter de devenir un jour le plus savant homme de l'univers ; que j'aurais remarqué avec soin tous les grands événements ; que j'aurais observé avec attention tous les princes et tous les ministres

d'Etat qui se succèdent les uns aux autres, et aurais eu le plaisir de comparer tous leurs caractères, et de faire sur ce sujet les plus belles réflexions du monde ; que j'aurais tracé un mémoire fidèle et exact de toutes les révolutions de la mode et du langage, et des changements arrivés aux coutumes, aux lois, aux mœurs, aux plaisirs même ; que, par cette étude et ces observations, je serais devenu à la fin un magasin d'antiquités, un registre vivant, un trésor de connaissances, un dictionnaire parlant, l'oracle perpétuel de mes compatriotes et de tous mes contemporains.

Dans cet état je ne me marierais point, ajoutai-je, et je mènerais une vie de garçon gaîment, librement, mais avec économie, afin qu'en vivant toujours j'eusse toujours de quoi vivre. Je m'occuperais à former l'esprit de quelques jeunes gens, en leur faisant part de mes lumières et de ma longue expérience. Mes vrais amis, mes compagnons, mes confidents, seraient mes illustres confrères les struldruggs, dont je choiserais une douzaine parmi les plus anciens, pour me lier plus étroitement avec eux. Je ne laisserais pas de fréquenter aussi quelques mortels de mérite, que je m'accoutumerais à voir mourir sans chagrin et sans regret, leur postérité me consolant de leur mort : ce pourrait même être pour moi un spectacle assez agréable, de même qu'un fleuriste prend plaisir à voir les tulipes et les œillets de son jardin naître, mourir et renaître.

Nous nous communiquerions mutuellement, entre nous autres struldruggs, toutes les remarques et observations que nous aurions faites sur la cause et le progrès de la corruption du genre humain. Nous en composerions un beau traité de morale, plein de leçons utiles, et capable d'empêcher la nature humaine de dégénérer comme elle fait de jour en jour et comme on le lui reproche depuis deux mille ans.

Quel spectacle noble et ravissant que de voir de ses propres yeux les décadences et les révolutions des empires, la face de la terre renouvelée, les villes superbes transformées en viles bourgades, ou tristement ensevelies sous leurs ruines honteuses ; les villages obscurs devenus le séjour des rois et de leurs courtisans ; les fleuves célèbres changés en petits ruisseaux ; l'océan baignant d'autres rivages ; de nouvelles contrées découvertes ; un monde inconnu sortant, pour ainsi dire, du chaos ; la barbarie et l'ignorance répandues sur les nations les plus polies et les plus éclairées ; l'imagination éteignant le jugement, le jugement glaçant l'imagination ; le goût des systèmes, des paradoxes, de l'enflure, des pointes et des antithèses, étouffant la raison et le bon goût ; la vérité opprimée dans un temps, et triomphant dans l'autre ; les persécutés devenus persécuteurs, et les persécuteurs persécutés à leur tour ; les superbes abaissés et les humbles élevés ; des esclaves, des affranchis, des mercenaires, parvenus à une fortune immense et à une richesse



énorme par le maniement des deniers publics, par les malheurs, par la faim, par la soif, par la nudité, par le sang des peuples ; enfin la postérité de ces brigands publics rentrée dans le néant, d'où l'injustice et la rapine l'avaient tirée !

Comme, dans cet état d'immortalité, l'idée de la mort ne serait jamais présente à mon esprit pour me troubler, ou pour ralentir mes désirs, je m'abandonnerais à tous les plaisirs sensibles dont la nature et la raison me permettraient l'usage. Les sciences seraient néanmoins toujours mon premier et mon plus cher objet ; et je m'imagine qu'à force de méditer je trouverais à la fin les longitudes, la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, la pierre philosophale, et le remède universel ; qu'en un mot, je porterais toutes les sciences et tous les arts à leur dernière perfection.



Lorsque j'eus fini mon discours, celui qui seul l'avait entendu se tourna vers la compagnie, et lui en fit le précis dans le langage du pays ; après quoi ils se mirent à raisonner ensemble un peu de temps, sans pourtant témoigner, au moins par leurs gestes et attitudes, aucun mépris pour ce que je venais de dire. À la fin cette même personne qui avait résumé mon discours fut priée par la compagnie d'avoir la charité de me dessiller les yeux et de me découvrir mes erreurs.

Il me dit d'abord que je n'étais pas le seul étranger qui regardât avec étonnement et avec envie l'état des struldbuggs, qu'il avait trouvé chez les Balnibarbes et chez les Japonais à peu près les mêmes dispositions ; que le désir de vivre était naturel à l'homme ; que celui qui avait un pied dans le tombeau s'efforçait de se tenir ferme sur l'autre ; que le vieillard le plus courbé se représentait toujours un lendemain et un avenir, et n'envisageait la mort que comme un mal éloigné et à fuir ; mais que dans l'île de Luggnagg on pensait bien autrement, et que l'exemple familial et la vue continuelle des struldbuggs avaient préservé les habitants de cet amour insensé de la vie.

Le système de conduite, continua-t-il, que vous vous proposez dans la supposition de votre être immortel, et que vous nous avez tracé tout à l'heure, est ridicule et tout à fait contraire à la raison. Vous avez supposé sans doute que dans cet état vous jouiriez d'une jeunesse perpétuelle, d'une vigueur et d'une santé sans aucune

altération ; mais est-ce là de quoi il s'agissait lorsque nous vous avons demandé ce que vous feriez si vous deviez toujours vivre ? Avons-nous supposé que vous ne vieilliriez point, et que votre prétendue immortalité serait un printemps éternel ?

Après cela, il me fit le portrait des struldbuggs, et me dit qu'ils ressemblaient aux mortels, et vivaient comme eux jusqu'à l'âge de trente ans ; qu'après cet âge, ils tombaient peu à peu dans une mélancolie noire qui augmentait toujours jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de quatre-vingts ans, qu'alors ils n'étaient pas seulement sujets à toutes les infirmités, à toutes les misères et à toutes les faiblesses des vieillards de cet âge, mais que l'idée affligeante de l'éternelle durée de leur misérable caducité les tourmentait à un point que rien ne pouvait les consoler ; qu'ils n'étaient pas seulement, comme les autres vieillards, entêtés, bourrus, avares, chagrins, babillards, mais qu'ils n'aimaient qu'eux-mêmes, qu'ils renonçaient aux douceurs de l'amitié, qu'ils n'avaient plus même de tendresse pour leurs enfants, et qu'au-delà de la troisième génération ils ne reconnaissaient plus leur postérité ; que l'envie et la jalousie les dévoraient sans cesse ; que la vue des plaisirs sensibles dont jouissent les jeunes mortels, leurs amusements, leurs amours, leurs exercices, les faisaient en quelque sorte mourir à chaque instant ; que tout, jusqu'à la mort même des vieillards qui payaient le tribut à la nature, excitait leur envie et les plongeait dans le désespoir ; que, pour cette raison, toutes les fois qu'ils voyaient faire des funérailles, ils maudissaient leur sort, et se plaignaient amèrement de la nature, qui leur avait refusé la douceur de mourir, de finir leur course ennuyeuse, et d'entrer dans un repos éternel ; qu'ils n'étaient plus alors en état de cultiver leur esprit et d'orner leur mémoire ; qu'ils se ressouvenaient tout au plus de ce qu'ils avaient vu et appris dans leur jeunesse et dans leur moyen âge ; que les moins misérables et les moins à plaindre étaient ceux qui radotaient, qui avaient tout à fait perdu la mémoire, et étaient réduits à l'état de l'enfance ; qu'au moins on prenait alors pitié de leur triste situation, et qu'on leur donnait tous les secours dont ils avaient besoin dans leur imbécillité.

Lorsqu'un struldbugg, ajouta-t-il, s'est marié à une struldbugge, le mariage, selon les lois de l'Etat, est dissous dès que le plus jeune des deux est parvenu à l'âge de quatre-vingts ans. Il est juste que de malheureux humains, condamnés malgré eux, et sans l'avoir mérité, à vivre éternellement, ne soient pas encore, pour surcroît de disgrâce, obligés de vivre avec une femme éternelle. Ce qu'il y a de plus triste est qu'après avoir atteint cet âge fatal, ils sont regardés comme morts civilement.

Leurs héritiers s'emparent de leurs biens ; ils sont mis en tutelle, ou plutôt ils sont dépouillés de tout et réduits à une simple pension alimentaire, (loi très juste à cause de la sordide avarice ordinaire aux vieillards). Les pauvres sont entretenus aux dépens du public dans une maison appelée l'hôpital des pauvres immortels. Un immortel de quatre-vingts ans ne peut plus exercer de charge ni d'emploi, ne peut négocier, ne peut contracter, ne peut acheter ni vendre, et son témoignage même n'est point reçu en justice.

Mais lorsqu'ils sont parvenus à quatre-vingt-dix ans, c'est encore bien pis ; toutes leurs dents et tous leurs cheveux tombent ; ils perdent le goût des aliments, et ils boivent et mangent sans aucun plaisir ; ils perdent la mémoire des choses les plus aisées à retenir, et oublient le nom de leurs amis, et quelquefois leur propre nom. Il leur est pour cette raison inutile de s'amuser à lire, puisque, lorsqu'ils veulent lire une phrase de quatre mots, ils oublient les deux premiers tandis qu'ils lisent les deux derniers. Par la même raison il leur est impossible de s'entretenir avec personne. D'ailleurs, comme la langue de ce pays est sujette à de fréquents changements, les struldbuggs nés dans un siècle ont beaucoup de peine à entendre le langage des hommes nés dans un autre siècle, et ils sont toujours comme étrangers dans leur patrie.

Tel fut le détail qu'on me fit au sujet des immortels de ce pays, détail qui me surprit extrêmement. On m'en montra dans la suite cinq ou six, et j'avoue que je n'ai jamais rien vu de si laid et de si dégoûtant : les femmes surtout étaient affreuses ; je m'imaginai voir des spectres.

Le lecteur peut bien croire que je perdis alors tout à fait l'envie de devenir immortel à ce prix. J'eus bien de la honte de toutes les folles imaginations auxquelles je m'étais abandonné sur le système d'une vie éternelle en ce bas monde.

Le roi ayant appris ce qui s'était passé dans l'entretien que j'avais eu avec ceux dont j'ai parlé, rit beaucoup de mes idées sur l'immortalité et de l'envie que j'avais portée aux struldbuggs. Il me demanda ensuite sérieusement si je ne voudrais pas en mener deux ou trois dans mon pays pour guérir mes compatriotes du désir de vivre et de la peur de mourir. Dans le fond, j'aurais été fort aise qu'il m'eût fait ce présent ; mais, par une loi fondamentale du royaume, il est défendu aux immortels d'en sortir. »



***Tous les hommes sont mortels* est un roman publié en 1946. Simone de Beauvoir y propose que le vrai sens de la vie n'est défini que par la mort qui la clôture, et elle démontre le paradoxe d'une quête de la vie éternelle qui au final ôterait toute humanité à l'immortel, devenu cynique, désabusé et accablé par le deuil.**

En 1311 Raymond Fosca devient prince de Carmona, cité ducale d'Italie. Il ambitionne ardemment, pour sa petite principauté, bonheur et gloire, mais comprend vite que limités dans le temps et l'espace, les moyens de son action déforment, voire anéantissent les fins par lui visées. Pour maîtriser le destin de Carmona il faut, de proche en proche, dominer l'Italie entière, et pour cela, diriger la vaste Chrétienté, c'est-à-dire élargir sa prise à la totalité du monde connu. Alors son action retrouvera sens et portée. Ambition démesurée pour un homme mortel, mais pas pour un immortel. Quand est offerte à Fosca l'occasion de boire l'élixir d'immortalité, c'est-à-dire d'échapper aux bornes mesquines et frustrantes de la condition humaine, Fosca n'hésite qu'à peine : « *Je pensai : "Que de choses je pourrai faire !"* ». Le roman est l'histoire de sa lente mais inexorable désillusion. Fosca se jette avec enthousiasme dans la réalisation de ses amours et de ses projets politiques. Il travaille à la grandeur de Camona, mais il ne réussit qu'à favoriser les entreprises du roi de France. Délaissant l'Italie envahie et déchue, il entre au service des Habsbourg, devient l'éminence grise de Charles Quint. L'Ancien Monde cependant ne lui suffit bientôt plus et à la fin du XVI^e siècle, il traverse l'océan et découvre en Amérique des terres nouvelles en compagnie du Malouin Pierre Carlier. Revenu en France deux siècles plus tard, il fréquente les milieux éclairés des Encyclopédistes. En 1830, en 1848, il participe aux Révolutions parisiennes. Mais l'indifférence l'accable ; dérisoire, puisque toujours relatif : le sens de tout acte se dilue sous son regard immortel, l'ambition, l'espoir ne signifient plus rien, ses amours successives se confondent, ses amitiés meurent, faute de la complicité vivante et unique qui leur donnerait un contenu. En perdant ses limites temporelles, son existence a perdu son humanité : l'immortalité qui paraissait un tel privilège, se révèle une malédiction. Elle a rejeté Fosca hors de la condition humaine. « *Son regard dévaste l'univers : c'est le regard de Dieu, tel que je le refusai à quinze ans, le regard de celui qui nivelle et transcende tout, qui sait tout, peut tout et change l'homme en ver de terre. L'immortalité de Fosca équivaut à une damnation pure et simple : aussi étrangère en définitive au monde humain qui l'entoure qu'un météorite chu des espaces sidéraux, elle est condamnée à ne jamais saisir la vérité de ce monde fini : l'absolu de toute conscience éphémère. A travers cette rêverie sur une immortalité hors d'atteinte, ce qui est également mis en cause c'est le mythe de l'humanité enfin une et réalisée, légué par Hegel au marxisme.* » dit Beauvoir.



« [après avoir frappé mortellement Tancrede]
- Vous êtes blessé, Monseigneur, me dit un garde,
- Ce n'est rien.

Je me relevai et glissai ma main sous ma chemise. Je la retirai pleine de sang. Je regardai ce sang et je me mis à rire. Je m'approchai de la fenêtre et respirai profondément. L'air entra dans mes poumons et gonflait ma poitrine. Le moine poursuivait son prêche et la foule des condamnés à mort l'écoutait en silence ; ma femme était morte, et mon fils et mes petits-enfants, tous mes compagnons étaient morts. Moi je vivais et je n'avais plus de semblable. Le passé était tombé de moi ; plus rien ne m'enchaînait : ni souvenir, ni amour, ni devoir ; j'étais sans loi, j'étais mon maître, et je pouvais disposer à mon gré des pauvres vies humaines, toutes vouées à la mort. Sous le ciel sans visage je me dressais vivant et libre, à jamais seul. »

« Allais-je me lever et continuer à vivre ? Catherine était morte. Et Antoine, Béatrice, Carlier, tous ceux que j'avais aimés étaient morts, et j'avais continué à vivre ; j'étais là, le même depuis des siècles ; mon cœur pouvait battre un moment de pitié, de révolte, de détresse ; mais j'oubliais. J'enfonçais les doigts dans la terre, je dis avec désespoir : « Je ne veux pas ». Un homme mortel aurait pu refuser de poursuivre sa route, il aurait pu éterniser cette révolte : il pouvait se tuer. Mais moi j'étais esclave de la vie qui me tirait en avant vers l'indifférence et l'oubli. Il était vain de résister. Je me levai et je pris lentement le chemin de la maison. »

« Je marchai vers la porte ; je ne pouvais pas risquer ma vie, je ne pouvais pas leur sourire, il n'y avait jamais de larmes dans mes yeux ni de flamme dans mon cœur. Un homme de nulle part, sans passé, sans avenir, sans présent. Je ne voulais rien ; je n'étais personne. J'avais pas après pas vers l'horizon qui reculait à chaque pas ; les gouttes d'eau jaillissaient, retombaient, l'instant détruisait l'instant, mes mains étaient à jamais vides. Un étranger, un mort. Moi, je n'étais pas des leurs. Je n'avais rien à espérer, Je franchis la porte. »

Simone de Beauvoir, *Tous les hommes sont mortels*

Au livre II de *l'Emile*, Rousseau loue la finitude humaine et dénonce la folie du désir d'immortalité.

« Si nous étions immortels, nous serions des êtres très misérables. Il est dur de mourir, sans doute ; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, et qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offrait l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudrait accepter ce triste présent ? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resterait-il contre les rigueurs du sort et contre les injustices des hommes ? L'ignorant, qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie, et craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix, qu'il préfère à celui-là. Il n'y a que le demi-savoir et la fausse sagesse qui, prolongeant nos vues jusqu'à la mort, et pas au delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'était pas sûr de la perdre une fois, elle coûterait trop à conserver.

Nos maux moraux sont tous dans l'opinion, hors un seul, qui est le crime ; et celui-là dépend de nous : nos maux physiques se détruisent ou nous détruisent. Le temps ou la mort sont nos remèdes ; mais nous souffrons d'autant plus que nous savons moins souffrir ; et nous nous donnons plus de tourment pour guérir nos maladies, que nous n'en aurions à les supporter. Vis selon la nature, sois patient, et chasse les médecins ; tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, et que leur art mensonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes. Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourraient, il est vrai ; mais des millions qu'il tue resteraient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette loterie, où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris ; mais surtout vis jusqu'à ta dernière heure.

Tout n'est que folie et contradiction dans les institutions humaines. Nous nous inquiétons plus de notre vie à mesure qu'elle perd de son prix. Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens ; ils ne veulent pas perdre les apprêts qu'ils ont faits pour en jouir ; à soixante ans, il est bien cruel de mourir avant d'avoir commencé de vivre. On croit que l'homme a un vif amour pour sa conservation, et cela est vrai ; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le sentons, est en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiète pour se conserver qu'autant que les moyens en sont en son pouvoir ; sitôt que ces moyens lui échappent, il se tranquillise et meurt sans se tourmenter inutilement. La première loi de la résignation nous vient de la nature. Les sauvages, ainsi que les bêtes, se débattent fort peu contre la mort, et l'endurent presque sans se plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raison ; mais peu savent l'en tirer, et cette résignation factice n'est jamais aussi pleine et entière que la première. (...)

O homme ! resserre ton existence au dedans de toi, et tu ne seras plus misérable. Reste à la place que la nature t'assigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire sortir ; ne regimbe point contre la dure loi de la nécessité, et n'épuise pas, à vouloir lui résister, des forces que le ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît et autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir, ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, et pas au delà ; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion ; car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de manière de penser, il faudra bien par force que tu changes de manière d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent ou celles de ta famille, ou les tiennes propres : ces vizirs, ces courtisans, ces prêtres, ces soldats, ces valets, ces caillettes, et jusqu'à des enfants, quand tu serais un Thémistocle en génie, vont te mener, comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire, jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes peuples sont mes sujets, dis-tu fièrement. Soit. Mais toi, qu'es-tu ? Le sujet de tes ministres. Et tes ministres à leur tour, que sont-ils ? Les sujets de leurs commis, de leurs maîtresses, les valets de leurs valets. Prenez tout, usurpez tout, et puis versez l'argent à pleines mains ; dressez des batteries de canon ; élevez des gibets, des roues ; donnez des lois, des édits ; multipliez les espions, les soldats, les bourreaux, les prisons, les chaînes : pauvres petits hommes, de quoi vous sert tout cela ? Vous n'en serez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus absolus. Vous direz toujours : nous voulons ; et vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Le seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des siens : d'où il suit que le premier de tous les biens n'est pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, et fait ce qu'il lui plaît. Voilà ma maxime fondamentale. Il ne s'agit que de l'appliquer à l'enfance, et toutes les règles de l'éducation vont en découler. »



Rousseau, *Emile*, livre II



Un article de synthèse sur le désir d'immortalité...

« Faire l'histoire de l'immortalité nourrit le paradoxe : si l'immortalité était effective, elle ne serait soumise à aucune historicité. L'histoire, le processus, l'évolution : autant de notions contraires à l'immortalité. Il s'agit évidemment ici non pas de l'immortalité – dont on ne sait rien – mais bien de la pensée de l'immortalité et de ses grands jalons. Tenter d'en faire l'histoire – ce que nous ne pouvons faire ici de façon exhaustive, ni à la manière d'un historien des idées – c'est chercher, sous la pensée de l'immortalité, le rapport de l'homme à lui-même, de l'homme à l'autre que lui (la transcendance, les arrières mondes, Dieu) et de l'homme dans son rapport aux autres (son inscription dans la société des hommes, dans l'histoire, etc.). Il va de soi que la pensée de l'immortalité va évoluer selon les découvertes scientifiques, les changements de paradigmes et de représentation du monde, l'évolution du rapport au temps, les croyances, la sécularisation, etc. Autrement dit qu'on ne peut en faire une histoire hors contextualisation. Néanmoins, s'il est un invariant, c'est ce désir d'immortalité qui meut les hommes, dans leur ensemble, en

tant qu'espère humaine – perdurer, résister aux catastrophes naturelles, à l'apocalypse, sur terre ou ailleurs, etc. et l'homme en particulier, cet individu voué à la mort, et dont l'activité incessante tend à en repousser le terme, ou à la dépasser en inscrivant pour les générations futures une trace de son passage. Désir d'immortalité : l'invariant ; autour duquel l'immortalité change de forme en fonction des époques. Pour le montrer, nous renoncerons donc à une histoire à proprement parler, pour privilégier trois figures.

L'immortalité chez les Grecs

Hannah Arendt a rendu compte de la première dans plusieurs de ses ouvrages, mais nous citerons surtout « le concept d'histoire » publié dans *La Crise de la culture*. Elle y parle d'« immortalisation », cette action qui porte un nom en grec difficilement traduisible [αθανατισμῶν], et qui engage trois types d'activité : l'objet qui immortalise mon action (une œuvre, une épopée, un monument), l'action elle-même, en tant qu'elle est héroïque, glorieuse, et de ce fait mémorable, et enfin le choix de vie philosophique qui consiste à côtoyer les choses immortelles (les objets de la pensée).

L'immortalité chez les Grecs fait donc signe vers l'œuvre, l'action mémorable, ou la vie philosophique. Mais pour que cette action d'immortaliser soit possible, il fallait « un espace impérissable garantissant que l'« immortalisation » ne serait pas vaine », un espace politique où ces actions apparaissent. Il y a donc un lien organique entre le désir d'immortalité et la communauté politique, car elle seule garantit la possibilité même de se survivre.

Il faut pour comprendre cette idée – fort éloignée de notre propre conception de la communauté politique – rappeler que pour les Grecs le corps politique était la réponse au besoin de l'homme de dépasser la mortalité et la fugacité des choses : « A l'extérieur du corps politique, la



vie humaine n'était pas seulement ni même en premier lieu menacée, car exposée à la violence des autres ; elle était dépourvue de signification et de dignité parce qu'en aucun cas elle ne pouvait laisser de traces. » Et Arendt de poursuivre : « Telle était la raison de l'anathème jeté par la pensée grecque sur toute la sphère de la vie privée, dont l'"idiotie" consistait en cela qu'elle se préoccupait seulement de survie », et de convoquer Cicéron pour qui « seules l'édification et la conservation de communautés politiques peut permettre à la vertu humaine d'égaliser les actions des dieux ». Voilà la polis promue comme lieu du commun, où les hommes libres tâchent de rendre manifeste ce qui seul peut les rendre éternels : la valeur, l'exemple, la justice, etc. qui égalerait l'Olympe des dieux.

L'immortalité est donc associée à un espace commun qui permet à la liberté de se déployer. Le politique est intrinsèquement lié à la possibilité d'une immortalité, c'est-à-dire pour les Grecs, d'une forme de mémoire qui exalte les valeurs de l'humanité.

L'immortalité des chrétiens, un changement de paradigme

Dès lors que l'immortalité est la récompense *post-mortem* d'une vie traversée par la foi et l'exercice spirituel – pour le dire très vite – le rapport au temps présent, au temps de la vie s'en trouve modifié. Et non seulement le rapport au temps, mais aussi et surtout à l'espace politique. Celui-ci est rétrogradé au regard du royaume divin.

L'immortalité est certes indexée à un certain type de comportement, d'obéissance, de ferveur – parfois même de prédestination comme chez Calvin, ou d'élection comme chez Luther –, il n'en reste pas moins que le rapport au politique devient annexe, voire accessoire. Le salut ne viendra pas du monde des hommes, y compris ou encore moins de leur communauté politique, mais de l'âme ; et si communauté il doit y avoir, elle peut à la limite se penser comme ordre religieux, qui fait vœu de se couper plus ou moins radicalement du monde.

Il y a de nombreuses modalités théologiques, des variantes infinies au sein de l'espace chrétien : ce qui demeure, c'est cette partition entre la terre et les cieux, le corps et l'âme, la mortalité et l'immortalité. Et plus qu'une partition, c'est une scission.

Il se peut que la parole de l'Evangile incite à faire le bien autour de soi, à organiser une société plus juste, il se peut que le message du Christ rejoigne l'action révolutionnaire, il se peut que l'interprétation des textes ait une efficience ici et maintenant ; il n'empêche, la vraie vie est ailleurs. Ce qui permet à l'occasion de nourrir une forme de résistance intérieure à la tyrannie, de survivre à l'horreur organisée des hommes, de se révolter contre les iniquités, mais c'est toujours au nom d'autre chose. La transcendance porte plus de promesses que l'immanence. L'au-delà est plus gratifiant que l'ici-bas. Pourquoi changer le monde puisque le vrai monde est ailleurs ? Le sacrifice des premiers chrétiens, aujourd'hui les attentats kamikazes au nom d'une autre religion du livre, montrent bien le désintérêt pour la vie terrestre au profit d'une vie éternelle.

Avec le transhumanisme, une immortalité consumériste

Changement plus radical encore de paradigme : l'immortalité à l'heure du transhumanisme. Le désir est toujours là, intact, de perdurer au-delà de soi-même, de ne jamais mourir. Mais l'immortalité a complètement changé de visage : il ne s'agit plus d'exploit héroïque dont la mémoire sert l'édification des jeunes générations et crée un pont entre les différents âges de l'humanité ; il ne s'agit plus non plus de mépriser les biens de ce monde, avec la conviction que nous attend un paradis au-delà de la mort.

Certes, l'histoire est passée par là, les progrès scientifiques nous ont transportés d'un monde clos et orienté, à un univers infini où l'homme n'est que poussière, mais où il retrouve une dignité par sa foi en Dieu et par sa découverte de la conscience, puis à un monde potentiellement fini depuis que l'homme l'a modifié sans retour en arrière possible, au point de créer à l'aide des lois de la nature des armes qui peuvent la détruire. La conception du temps aussi a changé : il a été cyclique pour les Grecs, puis orienté vers un progrès infini dans la modernité, il a été assujéti à ce que les hommes pensaient pouvoir créer – leur histoire. La croyance au progrès a cédé la place à la perspective apocalyptique de la fin : destruction des ressources naturelles, réchauffement climatique sont comme autant de signes d'une irréversibilité qui infléchit l'idée même du futur.

Aujourd'hui, le temps s'empêtre dans un présent sans cesse recommencé, il s'est accéléré au point de bégayer, il s'ouvre à un flux permanent d'informations détemporalisées en demeurant sur la toile, ou oubliées à peine énoncées, pour être remplacées par d'autres. Un temps désynchronisé, qui ne suit plus la révolution des planètes ni le rythme des saisons, qui ne suit plus un rythme commun : mais un temps où l'homme demeure mortel, et cet obstacle aux progrès de la science – et à l'*hybris* qui lui est constitutif – lui apparaît comme une humiliation.

L'être humain désire l'immortalité : mais désormais pour lui-même. En tant qu'être vivant et non plus en tant que héros qui laisserait à méditer une action porteuse de valeurs ; une immortalité qui ne consacrerait pas les efforts de son âme, ni qui serait le résultat d'une promesse fondée sur la seule croyance : il faut de l'immortalité ici et maintenant. Cette immortalité, on ne la cherche plus à travers ce qui faisait l'immortalité chez les Grecs, et en quelque sorte chez les chrétiens : des valeurs immortelles, qu'on les dise humaines ou divines, naturelles ou métaphysiques, au-delà des individus de passage et des vies éphémères. Des valeurs qui pouvaient faire communauté, et mémoire de communauté.

Le transhumanisme, lui, propose une immortalité qui n'est que continuité biologique, même si la biologie est elle-même modifiée – on reste dans le champ du vivant et non dans celui des valeurs. Le combat pour l'euthanasie montre qu'il est une chose supérieure à la vie : la dignité. Le transhumanisme est un projet eugénique, qui fait de la vie la valeur suprême. L'immortalité que la science promet est une immortalité de consommation, un bien que l'on peut acquérir moyennant finance. Elle n'échappe pas au règne économique d'un capitalisme moniste : elle en manifeste même la vérité, ou ce qui fait la singularité de notre époque. Nul besoin d'inscrire une trace – toutes les traces s'effacent, et il n'y a plus d'espace politique pour la conserver : les seuls lieux de mémoire tendent à devenir cette immense mémoire des *big data* : tout s'y préserve au même titre. C'est la trace qui prime sur ce dont elle est la trace. Elle s'inscrit dans un flux continu – qu'elle soit trace d'un fait individuel ou d'une action collective. Les deux sont des data, et s'ils donnent lieu à des commentaires, ceux-là à leur tour deviennent des data. La valeur des choses est nivelée, rabattue sur leur statut de fait.

Si les faits n'ont plus de valeur et s'il n'y a plus d'espace où cette valeur peut être interrogée, critiquée, partagée, s'il n'y a plus d'arrière-monde, ou si le risque est trop grand de déléguer l'immortalité à une simple croyance, dans un régime où les assurances calculent au plus avantageux le rapport au risque, si enfin la vie a un prix convertible en monnaie, alors l'immortalité aussi : elle n'est plus cet incommensurable qui guide, elle est un commensurable qui se calcule. Puisqu'elle n'est rien de plus que de la vie. Le simple fait de la vie. Logique de survivants. Durer le plus longtemps possible.

Achille avait préféré une vie courte, mais une vie valeureuse. Privilégiant pour cela le coup d'éclat à la vie privée, dont – je rappelle les mots cités plus haut, « l'"idiotie" consistait en cela qu'elle se préoccupait seulement de survie »... Les choix ne se posent plus de la même manière. C'est le cadre même du questionnement qui s'est transformé. La notion d'immortalité en est l'un des symptômes. »

Mazarine Pinget,

Des Grecs au transhumanisme, l'idée d'immortalité comme symptôme de notre humanité (*The Conversation*, 17 octobre 2017)

